

Le « pierre ollaire » du maître boucher de Sion et de sa femme (1787)

Gaëtan CASSINA



Fig. 1. Fourneau Kadler-Fournier, 1787.

(Photo: Pierre-André Devayes)

En 2011, Pierre-André Devayes, un ami enseignant, a sollicité mon avis à propos d'un fourneau en pierre ollaire armorié, daté (1787) et muni des initiales de ses commanditaires (A K et M F), qu'il avait repéré dans une maison de Rouma (Savièse) et dont il avait fait l'acquisition¹.

Les armoiries et leurs porteurs n'ont pas pu être identifiés dans un premier temps. Ni les armes, jusqu'alors inconnues en Valais², ni les initiales ne sont en relation avec un couple marié à Savièse au cours des années proches de la date du



Fig. 2. Armoiries Kadler et Fournier.

(Photo: Pierre-André Devayes)

¹ L'auteur adresse ses chaleureux remerciements à Pierre-André Devayes, sans qui cet objet serait resté inconnu de tous et grâce auquel les présentes lignes ont pu être écrites et publiées.

² Aucun des armoriaux publiés, ni ceux du Valais (1946, 1974 et 1984) ni celui de la Bourgeoisie de Sion (1976), ne comporte de blasons correspondant aux armoiries de ce pierre ollaire énigmatique.

fourneau³. L'hypothèse que ce « pierre ollaire » ait fait partie dès l'origine de la demeure modeste, très lourdement remaniée, où il se trouvait, a été vite écartée. Pierre Lomazzi, marbrier et familier de ce type de fourneau, a procédé à son démontage et a en sus confirmé qu'il avait été remonté dans la maison de Rouma, laquelle n'était donc pas son emplacement premier. Il s'agissait dès lors de trouver et de suivre une autre piste.

A la recherche des commanditaires

Avec l'acharnement d'un limier à l'affût du moindre indice tout au long de son enquête, l'ami poursuit sa « traque » du couple des commanditaires, prestigieux ou non, de l'époque de la fin de l'Ancien Régime, en commençant par Sion. Bénéficiant du concours de l'ancien archiviste cantonal, Hans-Robert Ammann, qui l'orienta vers les publications et les documents d'archives utiles, il est parvenu à identifier les maîtres de l'ouvrage. Trois sources concomitantes ont été ainsi mises à contribution. Citons d'abord l'ouvrage de Janine Fayard Duchêne sur les origines de la population de Sion à la fin du XVIII^e siècle⁴. Elle-même n'avait pas manqué de se référer à l'inventaire des maisons de Sion, publié antérieurement par François-Olivier Dubuis, alors archéologue cantonal, et Antoine Lugon, son adjoint⁵. Enfin, les registres paroissiaux de Sion, également déjà sollicités par M^{me} Fayard Duchêne, complétèrent le dossier documentaire, avec ceux de Saint-Maurice.

Le point de départ demeurait la « source primaire » constituée par les inscriptions et les armoiries. Une mince banderole légèrement courbe souligne les deux écus ornant le bloc principal du registre supérieur de ce fourneau. Sur la surface lisse sont gravés des chiffres et des lettres entre deux filets également incisés : « 17 A K + M + F 87 ». Ce sont les habituelles initiales des commanditaires entre les chiffres de l'inévitable et indispensable millésime. L'autre écu, sur le bloc voisin, plus rudimentaire, mais de forme similaire, porte aussi la date de 1787 au-dessus des initiales A · E · M · F, gravées plus grossièrement que celles de la



Fig. 3. Ecu à initiales daté de 1787.

(Photo : Pierre-André Devayes)

³ Registre paroissial (ci-après Rp) de Savièse, mariages, dépouillé pour les années 1760 à 1790.

⁴ Janine FAYARD DUCHÊNE, *Les origines de la population de Sion à la fin du XVIII^e siècle*, Sion, 1994 (Cahiers de Vallesia, 4).

⁵ François-Olivier DUBUIS, Antoine LUGON, « Inventaire topographique des maisons de Sion aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Vallesia*, 35 (1980), p. 127-436.

banderole. Le E en lieu et place du K pourrait induire une incertitude relative à l'identité du maître de l'ouvrage. Toutefois, la moindre qualité de l'écu ainsi que des chiffres et des lettres qui y sont incisés laissent planer un doute sur une exécution contemporaine de la première. Le E, qui ne saurait être pris pour un K raté ou raturé, ressemble plutôt à un F modifié, mais cela n'aide guère à résoudre l'énigme, par ailleurs très secondaire, que nous soumet cette inscription. La concordance de ces éléments avec les données fournies par M^{me} Fayard Duchêne et celles qui ont été héritées de Dubuis et Lugon a mené tout droit au couple Antoine Kadler – Marie Fournier, résidant à l'époque dans la maison de l'actuel n° 8 de la rue du Rhône, alors quartier de Glaviney⁶.

Antoine Kadler, originaire du Wurtemberg, maître boucher de Sion

Si on ignore sa date de naissance, on sait qu'Antoine Laurent Kadler était le fils de Christophe, dont le baptême, le 27 août 1722, fut consigné dans l'un des registres de la célèbre abbaye de Weingarten, près d'Altdorf, dans le duché de Wurtemberg, où son propre père, François Antoine, originaire d'Immenstaad, au bord du lac de Constance, s'était fixé lors de son mariage avec Franziska Weidacker, le 27 juin 1712. Devenu bourgeois du lieu, il y avait exercé le métier de boucher. Christophe, lui, séjourna de 1755 à 1758 à Stans, avant d'émigrer à Sion vers 1760 avec sa femme et ses deux fils, Antoine et François.

Antoine reprit la boucherie de son père à Sion et épousa, le 20 mai 1781, Marie Geneviève Fournier, de Saint-Maurice, dont il va être question plus loin. Leurs témoins furent le très brillant et très savant (*ornatissimus ac doctissimus*) Christophe Kadler, étudiant en théologie, et l'honorable Charles Hummel, boulanger⁷. Le couple ne semble pas avoir eu d'enfant. Dans l'actuelle rue du Rhône, où résidaient beaucoup d'artisans et de commerçants, les Kadler partageaient une maison avec un autre ressortissant du Wurtemberg, Antoine Schmelzbach, bonnetier et chapelier. La proximité du cours de la Sionne, à l'arrière des maisons de la rangée orientale, constituait un avantage pour les activités nécessitant de l'eau, mais aussi pour l'évacuation de toutes sortes de déchets. En témoigne le quartier ou plutôt l'îlot voisin des Tanneries, de l'autre côté du torrent. En 1787, millésime du fourneau en pierre ollaire qui nous intéresse, c'est encore la mère d'Antoine, soit la veuve «Kattler», qui est considérée comme copropriétaire de l'immeuble, de même qu'en 1788, 1793 et 1797, tandis que son fils apparaît nommément dans les visites de novembre 1795 à novembre 1796. Lors du recensement de 1802 figurent dans son foyer les deux enfants illégitimes de son frère François, nés à Sion en 1784 et 1785 de deux jeunes filles différentes. François devint secrétaire au régiment de Courten en France en 1788, avant d'entrer dans un autre régiment de Courten, au service de l'Espagne, en 1796. Il a été enseveli à Saint-Maurice le 29 juillet 1813. Dans le recensement de 1829 sont mentionnés chez les Kadler Antoine et sa femme, ainsi que leur neveu François (fils illégitime de François, enseveli le 8 décembre 1836), en compagnie de sa femme Suzanne Jacquod, enseveli le 27 février 1838.

⁶ D'après FAYARD DUCHÈNE, *Les origines de la population de Sion*, p. 290, p. 390-392, ainsi que presque tout ce qui suit sur Antoine Kadler.

⁷ Rp Sion, mariages, 1699-1811, p. 146. On ignore quel lien de parenté pouvait exister entre ce Christophe et les Kadler de Sion.

Antoine Kadler fut le représentant le plus important de sa profession dans la cité. Son commerce devait être considérable, puisqu'on le voit se ravitailler jusqu'à Bourg-Saint-Pierre. On retrouve très souvent son nom dans les livres de compte des bourgeois de la ville. Il était le fournisseur de la clientèle huppée de Sion et, à l'instar de beaucoup de ses compatriotes « souaboïs », il avait épousé une Valaisanne. Ce genre d'alliance pouvait favoriser l'achat de maisons ou de parties de maison par un étranger, même si Antoine jouissait du statut d'habitant perpétuel. Il éleva les enfants illégitimes de son frère et, de surcroît, paya les dettes contractées par celui-ci. C'est ce que mentionne l'inscription de son décès, le 17 mars 1832, dans le registre de la paroisse de Sion, où il est précisé, « fait très exceptionnel qui mérite d'être noté », qu'il mourut « entouré de la considération de tous⁸ » et qu'il fut enseveli, avec tous les honneurs et en présence d'une grande assemblée, dans le cimetière de la cathédrale⁹.

Marie Fournier, de Saint-Maurice

Sa femme, Marie Geneviève Fornier (Fournier)¹⁰, avait été baptisée sous le prénom d'Anne Marie, le 8 janvier 1760 à Saint-Maurice. Sa marraine, et cela revêt une certaine importance en considération du prénom qu'elle porta ensuite, était vertueuse dame (*virtuosa domina*) Marie Geneviève Blanchu, épouse de distingué seigneur (*egregius dominus*) Joseph Antoine Cattelani, tandis que son parrain était Jacques Gallay¹¹.

Les parents de Marie, Jean Fornier, fils de Pierre Joseph et de Jeanne Marie Gonive (?), de la paroisse de Saint-Sigismond, dans le diocèse de Genève¹², habitant Saint-Maurice, et Anne Catherine, fille de maître Jean Roulier (Rouiller) et d'Anne Catherine Gallay (ou Galley), tous deux bourgeois de Saint-Maurice, s'étaient mariés là même le 6 février 1757, ayant pour témoins Pierre Roulier, de la paroisse de Troistorrents, et maître Rodolphe Girod, de la paroisse de Saint-Maurice¹³.

La sœur aînée de Marie, Louise Catherine Fournier, avait été baptisée le 28 novembre 1757, son parrain étant le remarquable seigneur (*spectabilis dominus*) Hyacinthe Denuce (de Nuce), bourgeois de Saint-Maurice et châtelain de Vouvry, et sa marraine, noble dame (*nobilis domina*) Louise de la Vallaz, veuve de noble seigneur Antoine Delapierre (de la Pierre)¹⁴.

Leur frère cadet, Jean Pierre Fornier, fut baptisé le 23 décembre 1761, son parrain étant discret Pierre Antoine Chappellet (Chapelet) et sa marraine, Marie Brelan (?), femme de Norbert Baquer (?)¹⁵.

⁸ FAYARD DUCHÊNE, *Les origines de la population de Sion*, p. 290.

⁹ Rp Sion, décès, 1811-1838, p. 100.

¹⁰ Figurent d'abord, dans cet alinéa et les suivants, les patronymes selon la graphie du texte original, suivis entre parenthèses de la graphie courante actuelle.

¹¹ Rp Saint-Maurice, baptêmes, p. 85.

¹² Saint-Sigismond est une commune du Faucigny (Haute-Savoie), située entre les vallées de l'Arve et du Giffre, soit entre Chamonix et Genève, répartie sur douze hameaux, comptant environ 600 habitants, à une altitude variant entre 650 m et 1400 m. Elle faisait alors partie du diocèse de Genève, dont le siège était à Annecy depuis la Réforme.

¹³ Rp Saint-Maurice, mariages, p. 29.

¹⁴ Rp Saint-Maurice, baptêmes, p. 77.

¹⁵ *Ibidem*, p. 94.

Pour en revenir à Marie, lors de son décès le 2 avril 1837, soit à l'âge de 77 ans, elle est appelée Marie Rouiller – en fait le nom de jeune fille de sa mère –, veuve du boucher Antoine Kadler¹⁶.

Le créquier des armoiries d'Antoine Kadler

Lors de la découverte du poêle, les armoiries qui figurent en relief sur l'écu à *dextre* (gauche) du principal bloc du registre supérieur du fourneau posèrent tout d'abord problème. Sans même se risquer à les blasonner, on relevait la ressem-



Fig. 4. Armoiries d'Antoine Kadler.

(Photo : Pierre-André Devayes)

blance de cette figure avec le fameux candélabre hébraïque à sept branches, la « menorah ». La question de l'appartenance des Kadler à une communauté juive aurait pu se poser. Cette hypothèse a également été envisagée par le Dr Rolf Sutter, éminent généalogiste et héraldiste, collaborateur de la Pro Heraldica (Stuttgart), l'un des principaux bureaux privés d'Allemagne, si ce n'est le meilleur, en la matière. Or, on vient de voir que les Kadler sont de « bons catholiques », puisque le grand-père d'Antoine, qui était déjà boucher, s'était marié en 1712 à Altdorf, à « deux pas » de l'abbaye de Weingarten. D'éventuelles origines juvaises remonteraient bien loin dans le temps, même si les bords et les abords du lac de Constance ont hébergé des communautés juives, à l'instar d'autres contrées du sud et de l'ouest germaniques. D'autre part, Rolf Sutter n'a malheureusement pas trouvé trace d'armes Kadler dans l'ancien duché de Wurtemberg, ni ailleurs en Allemagne¹⁷.

Un héraldiste chevronné l'aurait repéré d'emblée, mais il a fallu à l'auteur de ces lignes le hasard heureux de la consultation d'un manuel d'héraldique, ouvert à

¹⁶ Rp Sion, décès, p. 150.

¹⁷ Courriel du 2 mai 2012 adressé à l'auteur de ces lignes, qui saisit l'occasion de remercier M. Sutter de son obligeance.

une tout autre fin, pour tomber sur le blason des Créqui¹⁸. Utilisé exclusivement dans l'héraldique française dès le Moyen Age, le créquier est un arbre à sept branches nues terminées par une feuille plate selon les uns, par un fruit selon les autres, et par des racines à sa tige. Les auteurs sont partagés à son sujet. Pour les uns, c'est un prunier sauvage, pour d'autres, un arbre unique de son espèce en Orient, ou encore un arbre imaginaire, chou ou cerisier sauvage. Mais qui a pu suggérer à Antoine Kadler de prendre, ou plus vraisemblablement, de reprendre cette figure pour ses propres armoiries ?¹⁹ Le constructeur du fourneau, peut-être conseillé par un des portraitistes actifs en Valais à cette époque, qui représentaient la plupart du temps le blason de leur « client » dans un angle supérieur de la toile ? Il n'existe de toute façon pas – ou plus – de portraits conservés du maître boucher Kadler ou de Marie Fournier, toiles qui auraient pu nous venir en aide. Le mystère demeure donc entier. Est-il besoin d'ajouter qu'aucune trace de polychromie n'ayant été décelée sur la surface du fourneau, les couleurs de ces armes restent inconnues ?

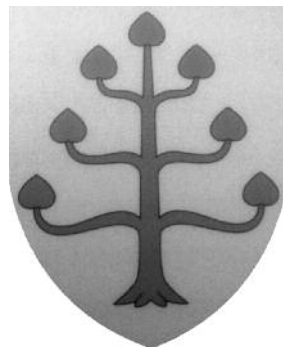


Fig. 5. Blason des Créqui, d'or au créquier de gueules. (Extrait de Théodore VEYRIN-FORRER, *Précis d'héraldique*, p. 95).

Les trois étoiles des armoiries de Marie Fournier

Aucun blason n'étant connu à ce jour pour des Fournier de Saint-Sigismond habitant Saint-Maurice, les armoiries de l'écu à *senestre* (droite), sont, elles aussi, uniques en Valais : « à trois étoiles à six rais posées 2 en chef et 1 en pointe ». Nu



Fig. 6. Armoiries de Marie Fournier.

(Photo : Pierre-André Devayes)

¹⁸ Théodore VEYRIN-FORRER, *Précis d'héraldique*. Nouvelle édition revue et mise à jour par Michel POPOFF, Paris, 2000, p. 95 et p. 96, tableau 32, fig. 4 : « d'or au créquier de gueules ». La famille Créqui (ou Créquy), originaire de l'Artois, arborait ainsi des « armes parlantes », comme on le dit des blasons évoquant visuellement le nom de leur porteur.

¹⁹ Le terme normanno-picard « creque », utilisé à la fin du XII^e siècle, est emprunté au moyen-néerlandais de l'est « crieke » (prune), correspondant au moyen bas-allemand « krike », devenu l'allemand « Krieche », lesquels n'ont guère que le K initial en commun avec le patronyme de notre maître boucher. Il ne peut donc guère être question ici d'« armes parlantes ».

« en abîme » ou « en cœur » (au centre), l'écu aurait pu accueillir à cet emplacement une petite figure martelée ultérieurement, même si l'on ne distingue rien – ou plus rien – d'une telle mutilation. Les armoiries des Fournier valaisans, qu'ils soient de Salvan, dans l'orbite de Saint-Maurice, de Nendaz ou de Veysonnaz, non sans liens également avec l'abbaye, sont « modernes, provenant d'une officine lausannoise, communiquées par la famille de Salvan »²⁰. Leur dessin est évidemment sans relation aucune avec le blason de notre fourneau.

Quant aux Fournier du Faucigny, dénommés aussi Fournier de Marcossey, d'une seigneurie située entre Cluses et Viuz, il s'agit d'une famille noble attestée dès le XIII^e siècle et qui joua un rôle marquant du XIV^e au XVI^e siècle. On retiendra cependant que les Fournier de Thônes, cités à Annecy entre 1381 et 1725, notaires, puis nobles, portaient les mêmes armes que les Fournier de Marcossey : « à un chien colleté », mais ici « surmonté de 3 étoiles d'or »²¹ – apparemment lointain, certes, avec l'écu du pierre ollaire sédunois aux armes de Marie Geneviève Fournier, mais Thônes et Annecy, elles, ne sont pas si éloignées de Saint-Sigismond, patrie de son père.



Fig. 7. Blason des Fournier de Thônes-Annecy. (Extrait de John BAUD, *Armorial du Chablais*, p. 82).

Epilogue

En définitive, ce fourneau, d'apparence plutôt commune au premier regard, présente plusieurs pôles d'intérêt :

- D'abord, par la qualité dont témoigne l'ornementation de plusieurs de ses blocs (croix de Saint-André et fleurs de lys), malgré son format relativement modeste. Les fourneaux richement ornés sont particulièrement nombreux à la fin du XVIII^e siècle dans la région d'Evolène²², où la pierre ollaire n'est pas rare²³. Pour ces deux raisons déjà, la provenance évolénarde est des plus probables, d'autant plus que par rapport à Sion, l'éloignement des autres lieux d'approvisionnement en pierre ollaire est plus considérable. Une étude sérieuse des fourneaux en pierre ollaire du Valais central apportera quelque jour beaucoup d'utiles précisions²⁴.

²⁰ *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 98 et pl. 36.

²¹ *Ibidem*, p. 98 ; Jean-Claude MOREND, Léon DUPONT LACHENAL, *Nouvel armorial valaisan*, Saint-Maurice, 1974-1984, vol. II, p. 90 ; J[ohn] BAUD, *Armorial du Chablais*, Genève – Thonon-les-Bains, 1993, p. 82.

²² Olivier CLOTTU, « Le fourneau d'Evolène », dans *Annales valaisannes*, 63 (1988), p. 55-64.

²³ Hans Rudolf PFEIFFER *et al.*, « Répartition et utilisation de la pierre ollaire dans la région d'Evolène, Valais », dans Emmanuel REYNARD, Laetitia LAIGRE, Nicolas KRAMAR (éd.), *Les géosciences au service de la société*. Actes du colloque en l'honneur du Professeur Michel Marthaler, 24-26 juin 2010, Lausanne, 2011 (Géovisions, 37), p. 37-53.

²⁴ Voir en attendant Hans Rudolf PFEIFFER, Vincent SERNEELS, « La pierre ollaire en Valais : une étude interdisciplinaire entre géologie, ethnologie et archéologie », dans *Uni Lausanne*, 56 (1988), p. 48-51 ; Patrick ELSIG, « Fourneaux en pierre ollaire et poêles à catelles dans l'habitat valaisan sous l'Ancien Régime », dans *Art + architecture en Suisse*, 50 (1999), p. 15-21 ; Gaëtan CASSINA, Elisabeth ERNST-BURKHARDT, « Les fourneaux en pierre ollaire du mayen Ernst-Burkhardt à Seppac (Evolène) », dans *Domus Antiqua Helvetica*, 61 (2015), p. 24-25.

- Puis, par son état de conservation, sans bouchardage ultérieur et apparemment sans atteinte due à son démontage à Sion, à son transport et à son remontage à Rouma, à une date indéterminée.
- Ensuite, par l'apport héraldique rare, à Sion, de blasons encore inédits d'un Souabe et d'une Bas-Valaisanne sur un objet mobilier qu'on peut qualifier en fait d'«immeuble par destination». Sous ce point de vue, Marie Geneviève Fournier alias Rouiller présente un intérêt égal à celui de son mari.
- Enfin, par une illustration matérielle propre à raviver la mémoire d'un couple en définitive peu banal, formé d'un artisan-commerçant d'élite et de son épouse, qui se sont distingués par une générosité et un altruisme hors du commun envers des proches en difficulté. Janine Fayard Duchêne commente ainsi «l'émigration 'souaboise', de type individuel et de grande qualification professionnelle»: «nos 'Souaboïs' constituaient une immigration diversifiée sur le plan professionnel, les métiers du bois et du cuir arrivant en tête devant ceux de l'alimentation et du métal.» «Rien ne prouve mieux l'excellence de leur qualification professionnelle que le pourcentage d'entre eux qui accéda au statut d'habitant perpétuel, 48.27%, soit le taux le plus élevé de toutes nos catégories géographiques d'immigrants.»²⁵

Ultime et majeur point, d'interrogation celui-ci: quel va être le sort de cet objet remonté provisoirement dans un dépôt et qui attend un acquéreur providentiel pour reprendre sa fonction calorifère? Un tel usage auréolé d'une histoire aurait tout particulièrement convenu à Antoine Lugon, chercheur infatigable et subtil, à qui ce genre d'enquête impliquant des «petites gens» et des objets «mineurs», mais sortant malgré tout de l'ordinaire de quelque façon, n'aurait pas déplu.

²⁵ FAYARD DUCHÊNE, *Les origines de la population de Sion*, p. 287, p. 289-290.

ANNEXE

Fiche technique

- Localisation en 2011 : Savièse, Rouma, Route du Caro 14, pièce est, paroi nord.
- Remonté à cet emplacement : provient d'une autre maison, selon Pierre Lomazzi, spécialiste des fourneaux en pierre ollaire, qui a procédé à son démontage.
- Construction : cylindrique à l'avant dans sa partie supérieure, cubique à l'arrière.
- Socle ou base monolithe, sur pièce de bois rectangulaire.
- Hauteur totale : 125 cm.
- Diamètre supérieur : 72 cm.
- Trois assises de blocs :
 - Assise inférieure : 3 blocs ; ceux de gauche et du centre ornés de croix de Saint-André (en sautoir) avec variante (2 croix au centre).
 - Assise intermédiaire : 4 blocs ; à l'arrière gauche, avec croix de Saint-André ; au centre gauche, à 2 fleurs de lis ; au centre droit, rien ou indistinct, usé et indéchiffrable ; à l'arrière droit, rien.
 - Assise supérieure cylindrique : bloc gauche, orné de deux écus, celui de gauche à un créquier, celui de droite à trois étoiles à six rais (2, 1) ; sous les écus, banderole à inscription incisée :
17 A · K + M + F 87 ; bloc au centre droit, un grand écu : 1787 / A · E · M · F ; bloc arrière droit, croix de Saint-André ; partie arrière percée pour installer un tuyau de cheminée métallique.
- Couronnement : monolithe, moulure à gorge et rainure.

Le type du poêle, cylindrique, et surtout l'importance de son décor en relief le rapprochent des exemplaires conservés et à l'évidence construits sur le territoire de la commune d'Evolène à cette époque.